

gramme des grandes institutions financières internationales : on ne remplira les greniers africains qu'en « donnant une place plus importante aux mécanismes du marché », en rendant le jeu de l'économie libérale compatible avec la « tradition » africaine. On pourra se consoler de ce que les riches soient plus riches si les pauvres sont moins pauvres.

Sans doute stabilité politique et continuité administrative constituent-elles des conditions nécessai-

res au redressement, mais il eut été opportun d'affirmer parallèlement l'exigence de démocratie sans laquelle il n'est pas de développement possible. Un tel rappel s'imposait d'autant plus qu'un des invités au colloque d'octobre 1985, à partir duquel l'ouvrage a été construit, fut empêché de s'y rendre ; il était toujours emprisonné au Togo, pays qui, par ailleurs, fait plutôt figure de bon élève par rapport au credo libéral.

Émile Le Bris

Le « Makaya » gabonais

S'IL est un pays africain parmi les anciennes colonies françaises sur lequel on ne sache rien en dehors des caricatures journalistiques, c'est le Gabon. De sa situation économique à sa vie politique, les hagiographes (1) parlent du Gabon comme d'une « cité idéale ». Aussi la tentation est grande de présenter ce pays comme un parangon démocratique, symbole « d'une prospérité infinie et d'une stabilité sans faille ». Pourtant, quand on pénètre la réalité gabonaise (pour ne pas dire librevilloise), on est saisi par le décalage entre les mots et les choses.

La « démocratie gabonaise » est-elle le corollaire de sa « réussite

économique » ? Le quotidien *L'Union*, symbole de cette « démocratie », livre à ses lecteurs un billet quotidien intitulé « Makaya » (2) qui brocarde au fil des titres la classe dirigeante gabonaise : les « Mamadou » (3).

Ce genre n'est pas tout à fait nouveau car dans les années 60, à la radio gabonaise (RTG), passait tous les jeudis à 22 heures une émission intitulée « Désinvolture » qui critiquait déjà les membres du gouvernement. Cette apparente liberté a surpris plus d'un observateur. « Makaya », censé représenter le simple citoyen gabonais, exprime donc publiquement ce que tous les Gabonais pensent tout bas. « Makaya » étant tout le monde, chacun pourra s'y reconnaître et se sentir à égalité avec « les gens d'en haut ». Ainsi dans une livraison du 5 juillet 1977, on peut lire ceci :

« *Moi, Makaya, je vois tous ces hauts fonctionnaires voyager à longueur d'année, de pays en pays, et*

(1) Voir *Géopolitique africaine*, IV, décembre 1986, Dossier Gabon.

(2) Makaya : l'homme de la rue ; grand camarade Makaya d'honneur = le président de la République.

(3) Mamadou : ministres et hauts fonctionnaires.

qui s'arrangent toujours pour passer par Paris. Je le sais bien puisque ce sont les plantons comme moi qui vont faire la queue au bureau des passages. Quand ils rentrent ici, personne ne sait pourquoi ils sont partis : pas de rapport, pas de discours. Mais moi je sais que lorsqu'un gros ponte part en "mission spéciale" sans donner de motif, c'est parce qu'il est allé commander du marbre pour sa villa ».

Les critiques de « Makaya » ne s'adressent qu'aux hauts fonctionnaires et aux ministres. Ainsi peut-on lire dans un article du samedi 23 août 1986 :

« Certains compatriotes, dans leur comportement, ont déjà franchi le seuil de l'infranchissable. Moi Makaya qui sillonne mon pays, je peux vous raconter des histoires qui n'auraient leur place qu'à la cour du roi de Pétaud. Avant notre fête de l'indépendance, des responsables politiques de haut rang s'étaient rendus dans leurs fiefs accompagnés des hommes du quatrième pouvoir ; leur mission avait pour but de sauvegarder une partie du patrimoine culturel. Sur le terrain, alors que les pontes venus de Libreville s'évertuaient de faciliter les conditions du travail de la presse, un autre petit ponte local brillait par son mépris des normes élémentaires de bienséance et de respect envers ceux-là mêmes qui avaient la lourde mission de m'informer sur le déroulement de l'événement.

Le petit patron qui croyait que son autorité prendrait un sérieux coup, du fait de la présence des "Librevillois", n'a pas hésité à prononcer des propos malveillants à leur endroit. En regardant cette malheureuse scène, je me suis posé la question de savoir où étaient les bonnes manières qui devaient faire de ces messieurs des hommes distingués.

Vraiment, moi Makaya, je pense que plusieurs pontes ont beaucoup de choses à apprendre de moi ».

La logique « Makaya » dépossède le peuple de sa propre parole, elle n'apparaît que soumise à la volonté du pouvoir, car elle consiste à chercher des boucs émissaires en vue de rassembler le peuple derrière le « grand camarade Makaya d'honneur » (2). Ainsi le Président pose le peuple comme son *alter ego* et si lui, « Soleil du Gabon » savait, il frapperait ces fauteurs de désordre ; en somme le Président est bien, mais seuls ses collaborateurs sont méchants ! C'est en lui qu'on trouve la mesure de l'abnégation et de l'intérêt du peuple, les « Mamadou » n'étant que des opportunistes qui maintiennent leur position grâce au pouvoir des forces occultes, en sacrifiant leur compétence à des fins matérielles.

Comme le dit « Makaya » le 7 janvier 1987 après le remaniement du gouvernement :

« Depuis deux jours, les rues de la capitale se vident très tôt, car les nouvelles tant attendues commencent à tomber. Comme beaucoup de mes semblables, c'est en sirotant ma « locale », le soir, que je suis les changements intervenus dans certaines institutions du pays. Cette fois-ci, je crois, moi Makaya, que la surprise a été totale. Ce dribble inattendu n'a pas donné du temps à quelques-uns d'aller consulter pour la dernière fois le marabout ou le sorcier. Après les premiers résultats de l'examen de passage avant-hier, ils ont, dit-on, bondi dans des voitures discrètes pour foncer vers le Cap Esterias (4) ou d'autres zones obscures. Les plus intelligents ont dépêché deux ou trois éléments de leur cour pour aller chercher le sorcier qui, une fois à la maison, devient le véritable maître. Après tout, en étant juste

à côté, le « tonton » comme l'appellent déjà les enfants, discrétion oblige, peut travailler plus efficacement. Voilà comment le niveau de vie des hommes aux quatre yeux s'est subitement amélioré. Malgré toutes ces gymnastiques et ces nombreuses acrobaties, le vent a soufflé très fort pour ceux qui ont sacrifié la compétence pour les pratiques occultes. C'est vraiment dommage que le suspense n'ait pas duré pour eux et leurs marabouts ; que de gros sacrifices inutiles ».

Le discours de « Makaya » a tracé la frontière du dicible et de l'indicible. « Makaya » ménage le « grand camarade ». Comment peut-il en être autrement, n'est-il pas le « Makaya d'honneur » ? Et d'ailleurs notre rhéteur ne s'y trompe pas puisqu'il flatte le grand camarade et sa foi inébranlable au bonheur national. Ce passage de « Makaya » nous le dit (1977) :

« Ma femme qui vient du village avec les gosses n'a pas reconnu la grande ville, depuis les travaux, surtout sans les trous, sans les nuages de poussière et sans les embouteillages. Moi, je suis resté ici pour l'OUA alors je n'ai pas vu les choses de la même façon. Ce que je veux dire par là c'est que notre Makaya d'honneur fait du bon travail quoi ! Quand ma femme remarque des choses comme ça, c'est que ça a vraiment changé ».

Le Président est donc au-dessus de tout soupçon, il travaille pour le pays, tandis que les « Mamadou » s'en mettent plein les poches. Mais l'opinion des gens peut-elle réellement s'installer sans provoquer le désordre dans la

société ? Le jeu de « Makaya » est un jeu de pouvoir qui anticipe sur la parole du peuple, car celui-ci ne saurait dire lui-même son malheur ; et c'est pour cela que « Makaya » ne peut s'en prendre au guide suprême, ses critiques ne valent que contre les pontes car il sait qu'au-delà de cette limite, son ticket n'est plus valable ; le langage de « Makaya » est une forme de dérision autorisée, il n'a le droit de s'exprimer que contre une tranche de la classe dirigeante, mais il n'est pas permis d'en user contre le Président. N'en déplaise aux thuriféraires, cette liberté est aux antipodes de la liberté d'expression. La rumeur devient ainsi un médium plus fiable que l'information officielle, et c'est pour éviter qu'elle ne se répande qu'on a inventé « Makaya » ; et les citoyens doivent accepter le « beau mensonge » pour que la société soit en ordre, il faut que les citoyens haïssent les « Mamadou », protégeant ainsi l'œuvre du « grand camarade ». Mais le peuple, plus subtil qu'on ne le croit, ne se laisse pas prendre puisqu'il sait bien qui se cache derrière « Makaya » pour parler en son nom (5).

Fabrice Békélé

(4) « Cap Esterias » : périphérie de Libreville.

(5) Des dérapages poussent le pouvoir à interdire l'usage des termes « Makaya » et « Mamadou » car cet usage consiste à diviser la société en deux classes antagonistes ; ce fut le cas en juillet 1985, après une émission de TV (« Dossier de la RTG »). L'usage abusif des termes « Mamadou » et « Makaya » peut entraîner des peines d'emprisonnement.